

Le milliard

Autor(en): **E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 19

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225257>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Hue ! donc, vieux carcan !

— Salut facteur ! le temps « sent » la neige, hein !

Puis l'obsession revenait, lancinante :

— Sacré Pierre-Abram, tout de même ! ...Est-ce un hasard, seulement ? ... Sacré Pierre-Abram... Rien à redire contre lui, pourtant... Carré en affaires...

— Ah ! bah ! après tout, au jour d'aujourd'hui, on ne peut plus se fier à personne.

Simon chez le garde, sans avoir l'air de rien, allait d'une écurie à l'autre, le soir venu, entre jour et nuit. On peut causer à l'écurie. Au bout d'un moment de « coter », il amenait insensiblement la conversation sur l'accident de Pierre-Abram et le lait renversé. Il faisait parler son homme, aiguillait adroitement, en usant de ruses diaboliques, sa pensée vers le soupçon. Puis, avait l'air de changer brusquement de sujet. Enfin, partait, changeait de maison, et, tenace, machiavélique, détruisait une réputation...

Car bien des gens, à présent, croyaient ferme comme roc que Pierre-Abram avait mis de l'eau dans son lait, et était tombé exprès pour le soustraire à l'analyse. On ne le disait pas carrément. On en parlait peu, presque pas. Seulement, ici et là, un demi-mot, une allusion, un mot tout de suite atténué d'une foule de réticences...

Simon, maintenant, se terrait chez lui ; sa campagne de calomnie avait été bien lancée ; la sottise malveillante s'était chargée de la terminer.

Maintenant, l'honneur de Pierre-Abram était bien détruit...

Puis, d'autres événements survinrent au village. L'affaire était classée, déjà, dans l'opinion publique.

* * *

Une seule personne n'avait rien su de tous ces cancans : c'était, comme toujours, le principal intéressé, c'était Pierre-Abram. Il crut seulement remarquer qu'on le fuyait ; il sentait chez les gens une certaine gêne en face de lui. Il en souffrit ; puis se replia encore davantage sur lui-même.

Il devait finalement être renseigné.

Un jour, il eut une altercation avec un vacher des environs ; l'homme était saouil. Il injuria Pierre-Abram, et, ayant perdu tout contrôle de ses paroles, il lui lança en plein visage :

— On sait bien ce que tu es... Faut-il te le dire ce que tu es... Un mouille-boille ! Oui, un mouille-boille !...

Et l'homme lui crachait son haleine d'alcool à la figure.

Pierre-Abram resta béant, suffoqué de surprise et d'indignation... il regarda l'homme... se rappela brusquement son lait versé... comprit d'un coup certaines bribes de conversations surprises... l'hostilité qu'on lui montrait depuis quelque temps...

Il voulut parler, sa bouche se tordit.

Puis, comme un chêne attaqué à sa base, haut redressé, il s'inclina lentement, lentement, puis, sur le sol de terre tassée, il s'abattit comme une masse, foudroyé.

Combien de temps resta-t-il étendu ? Nul ne le sait ; personne n'avait assisté à l'altercation. Revenu à lui, il dut se traîner jusque dans la maison. Sa femme, en rentrant un peu plus tard, le trouva affalé sur un canapé.

Pierre-Abram n'avait pas recouvré l'usage de la parole ; il n'émit que des sons inarticulés, et l'homme saouil qui, inconsciemment, avait tué avec une arme plus sûre qu'une arme à feu avait disparu ; on ignora tout de ce qui venait de se passer.

Il eut une seconde attaque dans la nuit, et mourut au petit matin... Cyprien.

Humour israélite. — Dans les rues d'Allemagne, on a pu voir des Juifs se promenant, un énorme « 2 » à la boutonnière.

— Que veut dire ce chiffre ? leur demandait-on.

— Hitler a juré de détruire un Juif sur deux... je tiens à faire remarquer que, moi, je suis justement le deuxième !...

LES JOLIS NOMS



QUELQU'UN disait que la France devait son attrait, pour une grande part, aux noms agréablement harmonieux de ses villes, de ses fleuves ou de ses provinces. Nous ne pouvons pas rester insensibles à leur sonorité riche et délicate, et que de choses ils évoquent, même si nous ne les avons jamais visitées : je pense à la Provence, au Roussillon, au Béarn, à la Touraine, à la Champagne... Ce sont là de très vieilles appellations qui gardent un léger parfum de noblesse et de sobre distinction.

Les jolis noms... encore quelque chose qui se fait plus rare. Pour ne prendre que les maisons, amusez-vous au cours d'une promenade, à lire les petits écriteaux vermoulus ou à déchiffrer les enluminures délavées des façades. Vous serez étonné du manque de goût, de la prétention, de la médiocrité livrés aux passants. Oh ! je sais bien qu'il n'est rien d'aussi difficile qu'un baptême de maison ! C'est au fond une œuvre d'art qui exige de l'originalité et beaucoup de simplicité, dont ni l'une, ni l'autre n'encombrent le marché ! Je sais qu'il y a une solution : le numéro... l'un n'empêche pas l'autre. Et tenez, quand je lis un joli nom, il me prend une envie d'entrer dans la maison et de féliciter le propriétaire !

Un peu en dehors de ville, vous pourrez voir quatre maisons dont les inscriptions s'accordent parfaitement à leur emplacement. Et c'est peut-être là la condition nécessaire au choix d'un nom approprié, de tenir compte de la situation toujours particulière de sa villa. Sur un crêt dominant la route, rongé par l'eau d'un ruisseau encaissé, vous apercevez une ferme flanquée de ses dépendances : c'est *Valmont* ! Quelques mètres plus haut, une coquette maisonnette de jardinier : *Hors-Ville* ! Enfin, dans un triangle de pelouse, en tranche de gâteau, deux villas : les *Trois-Chemins* et, bravant la bise glacée, bien calée sur ses fondations de pierre : *La Frigoulette* !

Evidemment, le monsieur qui appelle sa maison : Villa des Roses ou le... St-Gothard, a de solides raisons pour le faire ! mais... ne préférez-vous pas : La Frigoulette ? Ou bien n'approuverez-vous pas celui qui met sur sa maison perchée au-dessus d'un escalier en casse-cou : *L'escalade* !!! Vous me direz : ce n'est pas malin, tout le monde aurait trouvé ça. Peut-être... mais je connais nombre de gens qui l'auraient jugé trop modeste et auraient fini par adopter : Le Cervin ou La Jungfrau ! C'est pourquoi, je félicite les personnes qui choisissent autre chose que des noms de fleurs, de montagnes... ou de personnes !

Benj. Guex.

LAHARPE A STAPFER

(Suite et fin.)

VIII.

Nous terminerons l'extrait de cette première série des lettres de Laharpe à Stapfer en parlant de celle qu'il lui adressait le 25 août 1809, dont chacun reconnaîtra l'importance.

Pessimiste, l'animateur de la Révolution vaudoise de 1798, l'ex-directeur de la République helvétique, se plaint de ce que la Suisse ne puisse prétendre à l'indépendance définitive ; on retrouve son langage acerbe, décourageant et pourtant si viril :

« Notre nation, écrit-il, a bien déchu ; c'est presque faire un effort que d'avouer qu'on lui appartient. Lorsqu'elle pouvait être libre, indépendante, respectée et respectable, elle refusa de faire les sacrifices modérés qui étaient indispensables pour s'assurer ces avantages et apprit à ses dépens que pour les nations petites et faibles, il n'est dans la série des siècles que de courts instants qu'il faut saisir à la volée sous peine de les perdre. Aujourd'hui, elle doit être ce qui plaira au plus fort, un vase d'honneur ou de déshonneur. Il lui était réservé, à elle qui jouissait de la plus haute réputation de bravoure, de perdre son indépendance, non sur un champ de bataille, mais dans les antichambres de l'étranger. Ce ne sont

pas les armes, ce ne sont pas les bras qui lui ont manqué ; il lui fallait un esprit pour animer tout cela et, ou elle ne l'a pas eu, ou elle n'a pas voulu l'entendre. La vue de nos canons m'est insupportable, il me semble qu'ils nous font les cornes... »

La Diète helvétique avait pourtant obtenu la reconnaissance de la neutralité suisse. Les Vaudois avaient, à l'occasion de la centralisation militaire, fait entendre des protestations et montré que par eux-mêmes ils étaient capables de former le contingent nécessaire à la défense des frontières. Tout le monde fut d'accord du reste pour dire que nos compatriotes s'étaient conduits crânement. Mais quand Napoléon établit le blocus continental et que, dès lors, le commerce suisse souffrit de ne pouvoir importer les marchandises nécessaires à nos industries, que les denrées coloniales même ne purent entrer, la répression de la contrebande fut réclamée. Le café dut être alors remplacé par la chicorée, le sucre par le miel. Puis, la vallée des Dappes dut être cédée. La situation de l'Europe s'étant compliquée de nouveau depuis la paix de Presbourg et le 11 mars 1809, les Français passaient le pont de Bâle, les autorités étant impuissantes à s'y opposer, ce qui leur valut cependant un blâme du gouvernement helvétique et provoqua la convocation d'une Diète extraordinaire, que Vaud ne voulait pas. Le landammann d'Affry avait écrit à Napoléon une lettre un peu vive à propos de l'affaire du pont de Bâle, mais l'empereur, loin de la prendre au tragique, répondit : « Votre territoire ne sera jamais attaqué par moi ; mais il le sera par mes ennemis aussitôt qu'ils seront en état de le faire ».

Dans cette même lettre, Laharpe, qui a eu avec Stapfer une discussion sur les événements de 1799 prétend que la violation du territoire suisse n'aurait pas eu lieu si le pays avait mis sur pied une armée de 24.000 hommes, bien organisée sur le modèle des milices vaudoises. A cette époque, Laharpe était membre du Directoire. Il dit n'avoir jamais pensé qu'il convînt à la Suisse de faire des conquêtes, à part Constance, le Fricktal et quelques autres enclaves que des négociations eussent pu lui procurer facilement, vu la situation topographique. Il prétend qu'on a eu tort de ne pas suivre son idée qui avait été qu'avec le tiers seulement des 24.000 hommes, et à condition que cette partie de l'armée fût bien instruite, pourvue de cadres constitués avec soin et avec des bataillons de milices, la violation du territoire eût été évitée. Mais, c'est toujours facile de dire : Si on m'avait écouté...

L. Mogeon.

LE MILLIARD



JAIS eu jadis une pièce d'or, je ne me rappelle plus au juste ce que j'en ai fait. J'ai passé récemment presque une semaine à la chercher dans les tiroirs des meubles où j'avais pu la cacher et je ne l'ai pas retrouvée. C'est regrettable.

C'eût été intéressant d'avoir dans ma bourse un échantillon de notre monnaie au temps heureux où elle était présentable et où l'on pouvait la toucher sans s'exposer à contracter une maladie de peau incurable.

Ce qui me pousse à parler de la disparue, c'est qu'un financier américain vient de calculer qu'un milliard or pèse plus de 300 tonnes, qu'il faut 64 wagons pour le transporter et 6000 hommes de force moyenne pour le soulever. Au surplus, un milliard de louis d'or empilés les uns sur les autres atteindrait une hauteur égale à 110 fois celle de la Tour Eiffel. Et il m'est arrivé de faire quelquefois le rêve d'être milliardaire ! Heureusement que la Providence est plus intelligente que moi et qu'elle n'a pas réalisé ce vœu imprudent. Où aurais-je placé mon milliard, s'il m'en était échu un ? Où aurais-je trouvé le personnel nécessaire pour le changer de place quand j'aurais voulu le trimbaler d'un appartement dans un autre ? On fait quelquefois, sans qu'on s'en rende compte, des souhaits bien imprudents.

Désormais je réfléchirai avant de parler et s'il m'arrive encore de faire un souhait de fortune, ce sera simplement et modestement d'être un vulgaire, un minuscule millionnaire. Un million or, ça doit pouvoir se dissimuler plus facilement, s'emporter en voyage dans une valise ou une malle; c'est moins voyant. Oui, un million or, c'est tout ce que je désire. Cela me suffira. A la rigueur, j'accepterais encore deux millions au plus, mais si l'on m'en apportait davantage, je refuserais énergiquement. Je trouve qu'il faut savoir se modérer.

E. du Conteur.

Le centenaire des postes alpestres suisses. — « L'Art en Suisse ». — Genève, Petitot 3.

A l'occasion du centième anniversaire de la traversée des Alpes par les voitures postales suisses, l'Administration des Postes vient de publier une élégante plaquette, richement et surtout artistiquement illustrée. Le but de cet ouvrage, dit M. Furrer, directeur général, est le suivant :

« Retracer l'histoire du véhicule postal, de la diligence ancienne à la puissante auto de cent chevaux; montrer le développement économique du trafic sur les routes alpestres; enfin encourager tous ceux qui ne les ont pas encore parcourues dans les autos postales helvétiques à le faire. »

Pour ce faire, on a fait appel aux meilleures plumes du pays : MM. Pierre Grellet, Paul Budry, Dr H. Blösch, Paul Chaponnière; à la collaboration toujours si renseignée de M. Marc Henrioud; à de très bons photographes. On a choisi dans les collections du Musée des Postes suisses, à Berne, les plus belles vues historiques, qu'on a complétées en reproduisant les toiles de nos bons peintres suisses. On a confié à Roto-Sadag, à Genève, l'impression. C'est dire qu'on n'a rien négligé pour faire de cette plaquette la plus élégante souvenir de ce centenaire.

Nous souhaitons à cet ouvrage des lecteurs attentifs et nombreux.

J. C.

LES PETITES MANIES

L y a la manie de la persécution, c'est la plus terrible. Nous avons aussi les kleptomanes, qui sont moins dangereux. Les mélomanes peuvent être parfois énervants, mais ce sont des gens sans méchanceté : la musique n'adoucît-elle pas les mœurs ?

Dans une autre catégorie se rangent les timbromanes, race beaucoup plus nombreuse qu'on ne croit.

L'un de ses plus illustres représentants, M. Hind, un Américain naturellement, vient de mourir. Il est même mort très pauvre.

S'il avait voulu pourtant ses dernières années eussent été ensoleillées d'une certaine aisance. Mais il était timbromane. Il possédait un « one cent » de la Guyane anglaise, année 1856, valeur 900.000 francs. Jamais il n'a voulu se séparer de cet exemplaire rarissime.

Les héritiers ont moins de scrupule sentimental et plus de sens pratique. Aussi mettent-ils en vente le fameux « one cent ».

Si le cœur vous en dit, vous n'avez qu'à déboursier neuf cents billets et ce sera pour vous.

Mais vous êtes certainement de mon avis. Faire collection de timbres est un agréable passe-temps. On peut même y dépenser quelque argent, car il y a moyen de le dépenser plus bêtement.

Mais quant à donner 900.000 francs pour un timbre, il faudrait pour ce faire être tout à fait... timbré.

MEMOIRES DU PETIT LOUIS.

Il fut décidé que je ne retournerai pas à Genève. Dans ses projets sur moi, elle aurait désiré me placer chez un banquier, mais je n'avais pas l'instruction ni la spécialité voulues pour cette profession, elle s'arrêta donc à l'état d'horloger, quoiqu'à cette époque cette branche ne parût pas relevée, et que ma mère en particulier ne la jugeât pas préférable à l'état de cordonnier. Evidemment, et surtout à présent, on ne peut admettre une semblable manière de voir, car il faut posséder de certaines connaissances pour devenir un horloger ordinaire; je ne parle pas d'un Leroy, ni d'un Bréguet, ni de l'ouvrier qui a fait l'horloge de Strasbourg; non, ceux-là sont des hommes de génie, et le génie ne s'apprend pas, c'est un don de naissance.

Informations prises, je fus placé chez un pay-

san nommé Schmyd, à Chapelle Blancheroche, frontière suisse-française, moyennant dix ans de mon temps. Je reçus les adieux de ma mère et de ma sœur, et leurs souhaits pour ma bonne santé et mon heureuse réussite; elles y joignirent une très jolie petite commode à septante tiroirs, lesquels étaient pleins d'outils, pierre à huile, tours grand et petit; le tout coûtait environ dix louis; il ne manquait plus que la tête et le manche, et je ne devais que très imparfaitement tenir lieu de l'une et de l'autre.

Ce M. Schmyd avait un fils du même âge que moi, 11 ans passés; il nous mit à deux établis jumeaux, et comme nous n'étions des imbéciles ni lui ni moi, au bout de six mois, le jour de Pâques, nous avions terminé chacun notre mouvement de montre; dans ce temps l'ouvrier faisait presque entièrement la montre seul. Les commencements me plurent assez, les cuivrots, les forests en acier à tourner, les barillets, cela allait bien, mais les vis à tarauder dont il fallait fendre les têtes au milieu, oh! quel détestable ouvrage, que cela m'ennuyait; pour les tremper, ennui plus grand encore pour moi, le souffle me manquait, je ne savais pas respirer par le nez, la trempe était ainsi manquée, les platines à limer du plat n'allaient pas non plus; les burins à repasser sur la pierre, j'aurais dit volontiers à M. Schmyd: « Repassez demain, cela va mal aujourd'hui ». Je trouvais très monotone d'être assis toute la journée, mais s'il m'envoyait faire des commissions, ce qui aurait dû me plaire, j'avais la fierté de penser qu'il me prenait pour son domestique. Cette étroitesse du caractère genevois, cette sottise vanité du pays, et l'absence de toute humilité m'a bien fait souffrir depuis ce temps, vous verrez, lecteur; j'ai déploré bien souvent cette triste disposition qui vient d'un orgueil déplacé, et j'ai eu beaucoup à endurer par cette seule cause.

Chaque soir, j'avais une tâche qui consistait à faire rentrer à l'étable des cochons qui allaient dans les bois aux environs de la maison, chercher leur nourriture de la journée, et comme ils étaient mêlés à ceux des voisins de M. Schmyd, je devais les reconnaître entre tous. Un de ces animaux, plus entêté que les autres, se perdit un soir en route, et je ne pus le retrouver; M. Schmyd se mit fort en colère contre moi, me donna un soufflet et me mit à la porte de chez lui. Fort heureusement pour moi, M. Gsell, qui arrivait de Genève pour occuper l'emploi de receveur de douanes à Blancheroche, à qui j'étais fortement recommandé, apprenant ce qui venait de m'arriver, s'empressa de me placer chez un M. Clerq, horloger, qu'il avait connu aux Verrières, petit village sur le Doubs, rivière très curieuse par ses gouffres, et dont les sinuosités sont des plus sauvages. Le cabinet de M. Clerq donnait sur la rivière, et de ma place j'aurais très bien pu y pêcher à la ligne.

Cet horloger passait pour avoir beaucoup de talent; il paraissait très content de moi, et j'étais seul apprenti chez lui; là, point de commissions à faire, rien que l'établi; mon titre de Genevois avait une valeur aux yeux de M. Clerq, mais, par malheur, je cassai une vis dans une filière qui lui appartenait, ce qui le fit fâcher, et des mots il en vint aux gestes. Oh! alors, je n'y tins plus; quoique excessivement timide de mon naturel, au point d'en être stupide parfois, parfois aussi j'avais des emportements de hardiesse, du courage de coups de tête, qu'on ne pouvait attendre d'un enfant de mon âge; donc, je remplis à la hâte ma jolie commode de tous mes outils, j'ouvre ma fenêtre, et je jette le tout dans la rivière. Les dix louis économisés à grand-peine par ma pauvre mère et dépensés par elle furent perdus, le courant emporta subitement ce qu'elle avait payé avec le prix de ses concerts et de ses leçons. A son retour, M. Clerq voit l'établi par trop nettoyé, me regarde stupéfait et me dit ces mots: « Vous n'êtes qu'un mauvais sujet, un vaurien, un polisson, sortez de chez moi au plus vite. » En partant il me remit une lettre pour M. Gsell.

Celui-ci, après avoir lu la lettre de M. Clerq, me gratifia encore de gros mots. Il me fit partir à la minute pour Besançon, où se trouvait ma mère en ce moment, par un voiturier chargé de vin d'Arbois. A mon arrivée en cette ville, je m'empressai de me rendre chez ma mère, croyant qu'on allait m'embrasser; me fêter, mais pas du tout; ma mère, après avoir pris connaissance d'une lettre que M. Gsell lui adressait par moi, se mit à sangloter, me traita de mauvais sujet, et dit qu'elle est bien malheureuse d'avoir donné le jour à un enfant tel que moi.

— Ah! dis-je, c'est comme ça que vous me recevez, eh; bien, je m'en souviendrai, dans ce moment je vais m'engager, vous ne me reverrez plus.

Je sors aussitôt; ma sœur me rappelle :

— Louis, maman veut...

Je n'entends pas le reste, je descends rapidement, et me voilà courant de la rue de la Préfecture à la place Saint-Paul, où j'avais vu un régiment faire l'exercice en détail; là, j'accoste un vieux militaire, qui se trouve être justement le chef de musique du 69^e régiment.

— Monsieur, voulez-vous m'engager? lui dis-je.

— Toi?

— Oui, moi, monsieur, je joue la petite flûte.

— Tu es trop petit, nous en avons déjà trois comme toi, me répond-il.

Là-dessus il me quitte, quand j'entend un officier qui portait des épaulettes à graines d'épiniards, qui l'appelle :

— François, (c'était le nom du chef de musique), cherchez-moi ce petit garçon.

Effectivement, il me retrouve, me conduit vers ce commandant de bataillon, lequel me toise, me retourne dans tous les sens, et dit à François :

— Emmenez-le chez le capitaine d'habillement, et qu'il soit habillé et équipé avec un triangle, pour qu'il puisse venir à Chamar à la grande parade dimanche.

Oh! jamais je n'avais été si heureux. Le dimanche je passai avec plumet, épée au côté, et triangle en mains, rue de la Préfecture; j'entendis alors ma sœur Jenny qui s'écriait :

— Voilà Louis, voilà Louis, et qui me désignait du doigt à ma mère.

Au nombre de ses élèves, ma mère avait la fille du général d'Oraison, commandant de place : lui ayant dépeint mon caractère, cette demoiselle le dépeignit à son père, qui donna à ma mère de bonnes consolations, lui conseillant de me laisser manger de la vache enragée pendant quelque temps, alors, ajouta-t-il, je le tirerais de là quand vous voudrez, madame. Peut-être l'aurait-il fait, mais il mourut peu après; de là vient que j'en ai tant mangé de ce quadrupède enragé; ce coup de tête m'a mené loin, et je reconnais que ce fut une grande faute que je fis là. Ma jeunesse, j'espère, appellera sur moi l'indulgence de ceux qui me condamneraient sans appel; j'ai payé cher, du reste, ma désobéissance envers mes parents, et si je n'ai pas été très malheureux, j'en suis redevable à une bonne santé, et surtout à l'intervention de la Providence qui m'a aidé considérablement. Je remercie ici tous ceux qui, dans les pays conquis où j'ai passé et chez qui j'ai séjourné, m'ont traité comme leur enfant; j'en ai rencontré beaucoup de ces gens-là, en Allemagne surtout, où la population est si humaine, si secourable. On est vraiment étonné, lorsqu'on y réfléchit de sang-froid, de penser avec quel cœur, quel empressement, on était accueilli par les Allemands, et combien on était bien traité par eux, comme des parents.

(A suivre).

L. Sabon.

SOIREE D'ADIEUX de la TROUPE D'OPERETTE AU THEATRE. Elle aura lieu jeudi 18 mai, à 20 h. 30. On créera à Lausanne l'opérette : *Nuit d'Argentine*, qui sera jouée, pour la première fois. On sait que les auteurs parisiens, Alin Monjardin et Bertal Mauton, ont demandé à notre jeune compatriote Chatelain, d'en composer la musique.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.